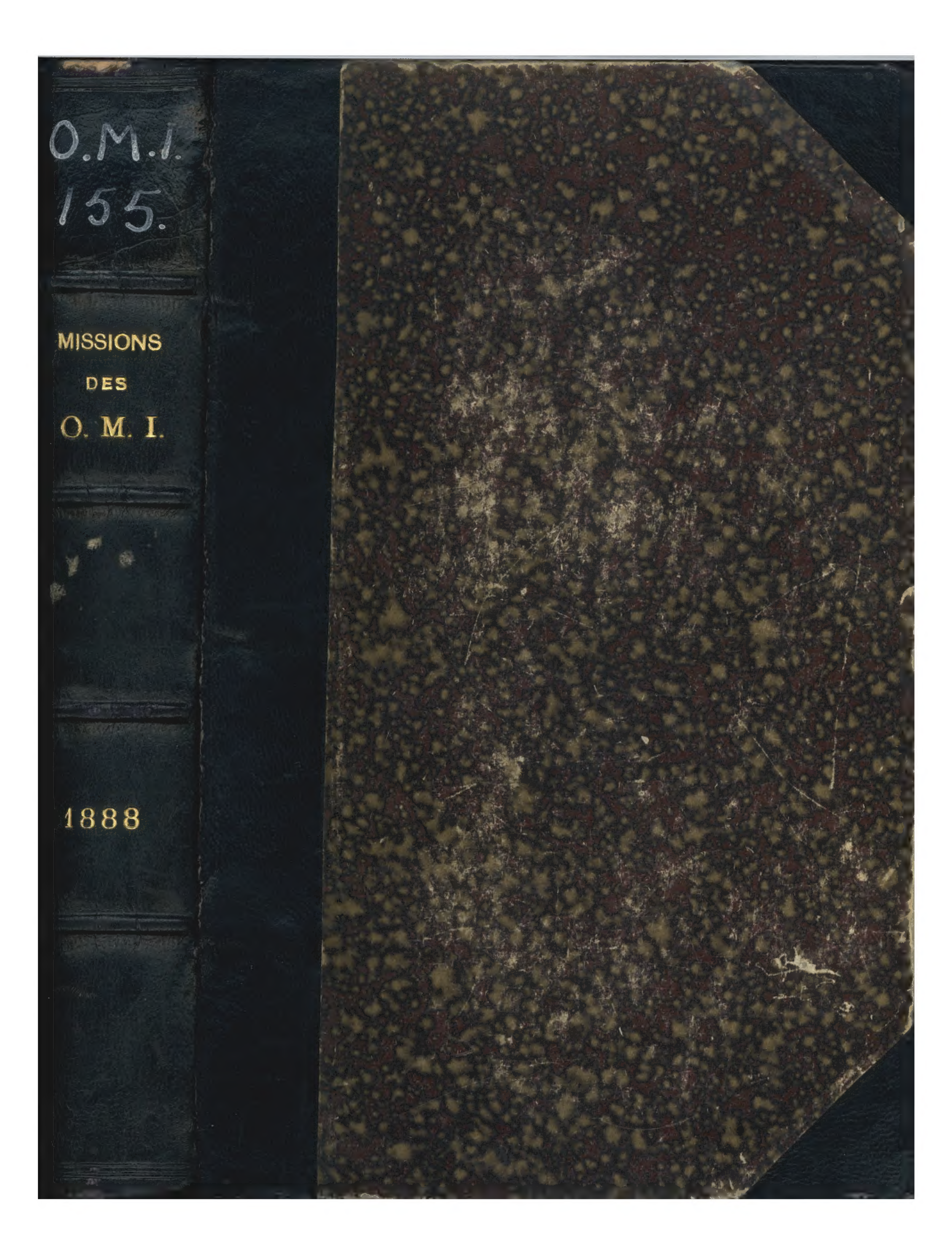


O.M.I.
155.
MISSIONS
DES
O. M. I.
1888

LETTRE DU R. P. LE DOUSSAL A S. G. Mgr CLUT, A MONTRÉAL (CANADA).

Athabaska, le 4 juillet 1888.

MONSEIGNEUR,

C'est avec une joie un peu mêlée de tristesse que nous avons reçu vos bienveillantes lettres. Déjà on préparait tout, par ici, pour faire à Votre Grandeur une réception telle que le Nord n'en vit jamais ; et voilà que votre retour est différé jusqu'à l'année prochaine ! Enfin, puisque Dieu le veut ainsi, il faut bien le vouloir nous-mêmes. Comme compensation il nous envoie le P. GROUARD, qui vient établir sa demeure à la Nativité, en qualité de Supérieur du District. Je bénis le ciel de nous placer sous une direction aussi sage et aussi paternelle.

Que de pénibles événements à vous apprendre, Monseigneur ! En vérité, cette année-ci pourra figurer dans les annales d'Athabaska comme une des plus désastreuses. Déjà précédemment, je vous avais signalé les dégâts causés par la tempête de l'automne dernier, tempête qui, en brisant la glace après la pose des filets, a mis notre matériel de pêche hors de service. Ce premier accident n'était que le prélude, et il a été en partie la cause des malheurs qui devaient suivre. La famine : oui, Monseigneur, l'horrible famine a visité nos pauvres sauvages et a fait parmi eux de nombreuses victimes.

Dès le mois de novembre, les Cris commencèrent à arriver ici par groupes de deux, trois, quatre familles ; ils étaient tellement amaigris et épuisés par la faim, qu'ils pouvaient à peine se traîner. Plus d'une fois on les vit disputer aux chiens la nourriture nauséabonde qu'on versait dans leurs auges : c'était à fendre le cœur ! Nous les soulagions, sans doute, dans la mesure que le comportait la modicité de nos ressources. Mais, vivant nous-

mêmes au jour le jour, ayant à pourvoir déjà à la subsistance de nos orphelins et menacés de manquer du nécessaire, que pouvions-nous faire en présence d'un si grand nombre de nécessiteux? Nos distributions étaient forcément peu copieuses et se portaient de préférence vers ceux qui étaient en danger prochain. Mais dans ces cas, il ne suffit pas toujours de présenter, *in extremis*, quelques aliments à un estomac débile pour conjurer le péril. Il y eut donc des victimes, et des victimes nombreuses; ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y en ait pas eu davantage.

La première de ces victimes fut une vieille femme de la nation des Cris, la femme de Rabaska. Elle vivait, avec la plus jeune de ses filles et deux de ses petits-enfants, dans une petite cabane derrière le fort. Ayant appris qu'elle était en danger, je me rendis auprès d'elle. Je la trouvai seule, sans feu, avec une température de 43 degrés au-dessous de zéro! Elle se mourait de faim et de froid. J'entendis sa confession et je revins aussitôt chercher le Saint Viatique, qu'elle reçut avec un indicible bonheur, mais non sans grande difficulté de déglutition. Sa fille et ses petits-enfants auraient pu, se dira-t-on, entretenir du feu dans la loge et lui épargner du moins la souffrance du froid. Malheureusement, tous étant pressés par la faim, ils passaient la plus grande partie de la journée à mendier çà et là les quelques bouchées de nourriture qui devaient les empêcher de mourir. C'est ce que la pauvre vieille elle-même avait fait tant qu'elle avait eu assez de forces. Elle expira quelques heures après ma visite.

Un peu plus tard, une scène plus navrante encore se passait de l'autre côté du Lac-Clair. Il y avait là deux familles, l'une de Cris et l'autre de Montagnais. Déjà les membres dont elles se composaient avaient mangé les peaux a fourrures dont ils avaient une petite provision; après les peaux, les chiens; après les chiens, les retailles

de cuir et les souliers qui ne leur étaient pas strictement indispensables. Pressés de plus en plus par la disette, ils se décidèrent enfin à prendre le chemin de la mission. Mais ils étaient déjà si exténués qu'ils pouvaient à peine marcher. Or, dans la brigade, il y avait une femme vieille et infirme, et comme, à raison de son âge et de son infirmité, elle ne pouvait pas suivre, on prit le parti de l'abandonner en chemin. C'était une sentence de mort; mais une sentence inévitable. Ses compagnons de caravane n'arrivèrent ici qu'à la fin de la septième journée, plus semblables à des squelettes qu'à des hommes vivants. L'infortunée, qui fut retrouvée et inhumée dans la suite, avait attendu et reçu la mort dans le campement même où la caravane l'avait laissée.

De tous côtés on n'entendait parler que de famine et d'affamés. Dans ces conjonctures douloureuses, plusieurs de nos chrétiens sont morts sans sacrements, mais la plupart ont eu la consolation de les recevoir. De ce nombre se trouve la vieille mère de Wabistikwan, qui s'était réfugiée à la Grosse-Ile avec sa famille.

Vers la fin de février, elle me fit appeler et je m'empressai de répondre a son appel. Comme j'étais seul à la mission et que, par conséquent, il me fallait rentrer le même jour, je célébrai la messe avant l'heure et je partis en compagnie du F. HENRI. C'était une course de 12 lieues, aller et retour. Mon jeune compagnon avait de bonnes jambes et de bons poumons : c'était plaisir de le voir ; mais je ne pouvais plus le suivre comme je l'aurais fait autrefois. Quand donc la fatigue me gagnait, je me jetais un instant sur le traîneau et je reprenais ensuite, plus vigoureux, mon pas gymnastique. Quant à lui, il courait tout le temps.

A notre arrivée dans le camp, tous les sauvages s'empressèrent de venir me toucher la main. Pauvres gens !

là aussi, ils se trouvaient aux prises avec les horreurs de la faim. Malgré cela, ils étaient si heureux de voir le prêtre, qu'ils semblaient oublier tous leurs maux. Le bon vieux Sakiskaneb me dit, avec un contentement bien touchant en pareilles circonstances : « Mon Père, quand je te vois, c'est comme si je voyais le bon Dieu lui-même. Nous avions grand'peur que tu ne fusses pas arrive assez tôt. — Celle qui me demande est donc bien mal ? lui dis-je. — Oh ! oui, son souffle est déjà presque épuisé. » Sur cette parole, je me rendis promptement auprès de la malade. Dès qu'elle me vit entrer, elle leva les mains au ciel et s'écria d'une voix haletante : « Merci, merci, mon Père ! maintenant que je te vois, je ne crains plus de mourir. » J'entendis sa confession et lui administrai les derniers sacrements. C'était tout ce que je pouvais faire pour elle et c'était tout ce qu'elle désirait de moi. Je n'eus pas de peine à lui faire envisager sans crainte l'approche de la mort et à la préparer à paraître devant Dieu.

Pendant que je m'entretenais avec elle de ses intérêts éternels, le Frère servait le modeste dîner que nous avions apporté et que nous partageâmes avec nos hôtes. Je donnai une dernière bénédiction à la mourante et nous reprîmes le chemin de la mission, où nous arrivâmes à dix heures du soir. Le lendemain, deux hommes nous apportaient le corps inanimé d'une pauvre femme, réclamant pour lui les honneurs de la sépulture en terre sainte : c'était celui de notre fervente chrétienne.

Au commencement de mars, un jeune métis qui venait de la Pointe-à-l'Abri, trouva sur sa route une femme étendue sur la neige. Le désordre de ses vêtements pouvait faire supposer qu'elle était tombée là accidentellement, et d'ailleurs le voyageur, croyant qu'elle était morte, lança ses chiens à grande vitesse et arriva au fort

tout affolé de frayeur. Informé du fait, M. Mac-Doughall fit partir immédiatement deux hommes avec un traîneau pour aller la chercher. Ceux-ci, arrivés sur les lieux, lui adressent la parole; point de réponse. Elle respirait encore cependant. Ils s'empressent donc d'allumer un bon feu pour la ranimer, lui donnent à boire quelques gorgées de thé chaud et la rapportent cette même nuit au village.

Ici, tout le monde la croyait morte et ce fut dans cette persuasion que j'allai moi-même m'informer de sa conduite antérieure et de ses croyances, au cas où on l'aurait reconnue, afin de procéder, s'il y avait lieu, à la cérémonie de la sépulture. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je vis un enfant accourir au-devant de moi et me dire : « Père, elle vit, elle vit encore ! » Non seulement elle vivait encore, mais elle avait repris ses sens et retrouvé la parole. A mes questions, elle répondit que, l'automne dernier, elle avait quitté la Petite-Rivière-Rouge; que depuis sept ans sa mère était morte, victime de la gelée, et que son père, nommé Nikanikapiw, était actuellement à la Rivière-aux-Foins; qu'enfin elle se nommait Catherine. Elle était donc chrétienne. Je lui demandai si elle avait vu souvent l'Homme de la Prière. Elle ne l'avait vu qu'une fois.

Après lui avoir montré avec quelle bonté Dieu l'avait protégée contre tous les périls afin de la ramener à lui, je lui exposai les vérités fondamentales de la religion et l'engageai à se confesser. Elle ne savait même pas ce que cela voulait dire. Je le lui expliquai en peu de mots et, dès qu'elle eut compris que c'était le moyen établi de Dieu pour remettre les péchés, elle y consentit volontiers. Bien m'en prit de rallumer ainsi sans tarder dans cette âme le flambeau de la foi près de s'éteindre et de mettre ordre à sa conscience; les longues privations de l'estomac avaient tellement affaibli et rétréci cet organe, qu'il ne

pouvait plus rien supporter et, quelques jours après, la pauvre enfant, âgée de seize ou dix-sept ans, mourut d'indigestion. Elle était restée évanouie dans la neige trois jours et deux nuits, par un froid de 35 degrés. Ce qui étonne, c'est qu'elle ne soit pas morte dix fois !

Le R. P. Pascal doit vous raconter la fin tragique de la brigade conduite par Catholique Laviolette ; je ne vous en parlerai donc pas moi-même.

Vous le voyez, Monseigneur : les jours que nous venons de traverser ont été extrêmement mauvais. Mais dans les desseins de la divine Providence, il n'y a pas de mal qui ne doive servir à quelque bien ; et c'est en effet ce qu'il nous a été donné de voir au milieu de nos désolantes calamités. Jusqu'à présent le chef des Cris de la Petite-Rivière-Rouge avait obstinément refusé d'embrasser la foi; non content de repousser la grâce du salut, il se montrait plus attaché qu'aucun de ses congénères aux observances ridicules et criminelles qui leur ont été léguées par leurs ancêtres. Eh bien ! contre toute attente, j'ai eu la consolation, cet hiver, de le baptiser, lui et toute sa famille. Depuis lors, il est venu nous voir plusieurs fois et il continue de prier régulièrement.

A la disette a succédé l'inondation. Tout le pays d'Athabaska, sauf quelques points culminants, présente l'aspect d'une vaste mer. Des fourrages nulle part ; de là la nécessité pour nous de vendre notre bétail ; déjà le P. Pascal a commencé. Il n'est même pas sûr que nous puissions conserver deux sujets pour la reconstitution du troupeau.

Pour compléter l'exposé de notre situation, il me reste, Monseigneur, à vous dire que nos récoltes s'annoncent fort mal. C'est l'effet de la température que nous avons eue jusqu'à ce jour. Durant toute la première moitié de juin, le thermomètre marquait invariablement de

9 à 10 degrés au-dessous de zéro. Vers le 18 est venue une bordée de neige qui a duré deux jours; et depuis, ce sont des pluies continuelles.

Permettez-moi, Monseigneur, de solliciter en terminant une de vos plus affectueuses bénédictions, et veuillez agréer la nouvelle expression des sentiments de respect et d'obéissance avec lesquels je suis le dernier de vos enfants en Notre-Seigneur.

L.-M. LE DOUSSAL, O. M. I.

LETTRE DU R. P. PASCAL A S. G. Mgr CLUT, A MONTRÉAL (CANADA).

Mission de la Nativité, le 13 juillet 1888.

MONSEIGNEUR,

En relisant vos lettres, je vois que votre cœur, toujours si bon et si tendre pour nous, est douloureusement affecté : vous vous regardez comme un père retenu loin de ses enfants, comme un général éloigné de ses troupes, comme un pilote séparé de son équipage ; et voilà ce qui nous explique cette soif ardente de nouvelles, ce besoin d'apprendre les plus minutieux détails sur des événements qui sont en effet d'un poignant intérêt pour Votre Grandeur. Je vais donc essayer, Monseigneur, de faire droit à vos légitimes réclamations, et consacrer les quelques moments de tranquillité que me laisse l'absence de nos Montagnais à vous tracer ces quelques lignes. Ce sera une réparation, je l'espère, pour mon trop long silence, ou pour ma trop grande sobriété de nouvelles, lorsqu'il m'a été donné de le rompre : silence et sobriété qui me sont le plus souvent imposés par mes absences, mes voyages ou mes occupations journalières, celles-ci devenant de plus en plus nombreuses à raison de la pau-